

« Bon qu'à ça » Entretien avec Jacques Poulin

Robert Lévesque

Volume 50, numéro 4 (286), décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lévesque, R. (2009). « Bon qu'à ça » : entretien avec Jacques Poulin. *Liberté*, 50(4), 96–103.

« BON QU'À ÇA »

Entretien avec Jacques Poulin

Le 3 novembre 2008, la Fondation Émile-Nelligan remettait le prix Gilles-Corbeil au romancier Jacques Poulin. Accompagné d'une bourse de 100 000 \$, ce prix, remis tous les trois ans depuis 1990, était auparavant allé à Réjean Ducharme, Anne Hébert, Jacques Brault, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette et Marie-Claire Blais. Le jury du prix 2008, présidé par Robert Lévesque, comprenait Jean-François Chassay, François Dumont, Christiane Frenette et Sophie Montreuil. Absent lors de la remise à la Grande Bibliothèque du Québec, le lauréat a accepté de répondre, chez lui, aux questions du président du jury.

Robert Lévesque — En 1970, sur la jaquette de votre second roman, *Le cœur de la baleine bleue*, on pouvait lire : « Jacques Poulin habite le Vieux-Québec. Et laisse au lecteur toute la place pour lire et comprendre à sa manière, qui est sans doute la meilleure. » Est-ce toujours votre politique, cette humilité ?

Jacques Poulin — Je trouve que le livre doit être à l'avant-scène, et que l'auteur doit se tenir derrière, le plus loin possible. C'est ma façon de voir le métier, mais beaucoup font le contraire ; chacun fait les choses à sa façon.

R. L. — Vous êtes l'écrivain du Vieux-Québec. Dans votre premier roman, *Mon cheval pour un royaume*, vous écriviez : « Le Vieux-Québec qui avait commencé à mourir. » Que pensez-vous aujourd'hui de cette ville qui a 400 ans et dans laquelle, après des années passées à Paris, vous êtes revenu vivre ?

J. P. — Le Vieux-Québec, au sens strict, la ville à l'intérieur des remparts, n'a plus sa vie animée d'avant, parce qu'on a tout sacrifié de la vie quotidienne pour la vie touristique. Les habitants en sont partis, on ne voit plus de familles avec des enfants comme il y en avait autrefois. Cette partie-là de Québec, son cœur, est morte à petit feu ; par contre, les quartiers Saint-Jean-Baptiste, dans la Haute-Ville, et Saint-Roch, dans la Basse-Ville, se sont développés sans tourisme ; c'est très vivant.

R. L. — Mais cette ville *intra-muros*, quand vous y étiez étudiant dans les années soixante et que vous alliez devenir un écrivain, était, on peut le croire, l'une de vos principales inspirations avec ses habitants d'alors, son monde ?

J. P. — Oui, je me rappelle avoir longtemps décrit la côte de la Fabrique, puis la rue De Buade, les restaurants, et une serveuse en particulier ; j'ai beaucoup décrit ces endroits-là, car c'est là que je vivais. Je n'avais qu'à décrire ce que je voyais tous les jours en me promenant.

R. L. — Et vous donniez des qualités féminines à certaines de ces rues...

J. P. — Je trouvais que la côte de la Fabrique avait une allure féminine, parce que c'était une rue en pente douce, avec des vitrines agréables, à l'époque... Il y avait même un cinéma d'art et d'essai au milieu de la côte, il est disparu...

R. L. — Le cinéma Empire, qui proposait les Antonioni, les Bergman, les Truffaut...

J. P. — Oui, voilà...

R. L. — Avez-vous la nostalgie de ce Québec-là ?

J. P. — J'aimerais bien habiter encore le Vieux-Québec, mais on n'y trouve plus de services... Il n'y a plus de cordonnerie, de boucherie, tout est disparu de la vraie vie. À Paris, dans les vieux quartiers, on trouve toujours ces petits commerces... Le Vieux-Québec, lui, est devenu un décor de cinéma, beau et vide. Le déferlement des cars de touristes annule l'aspect chaleureux qu'on pouvait y trouver...

R. L. — Vous en êtes à votre douzième roman; est-ce que cette longue fréquentation des mots depuis quarante ans et la reconnaissance de votre travail par les pairs ont atténué, voire aboli, le doute face à l'écriture?

J. P. — J'ai l'impression que c'est tout à fait le contraire; plus je vieillis, moins j'ai d'assurance... et, quand je relis mes textes, que je lis les mots, les uns après les autres, je vois les défauts, des défauts partout, et... Je suis habité par le doute, j'ai l'impression que cela s'aggrave avec le temps...

R. L. — Pour vous, écrire, c'est donc douloureux?

J. P. — Mais bien sûr que c'est douloureux, mais [lui naît alors un sourire] ce n'est pas mortel... J'ai déjà entendu des auteurs dire qu'ils avaient beaucoup de plaisir à écrire..., moi je trouve cela difficile, pénible. Mais, aussi, ça me plaît, je n'aimerais pas faire un autre travail que celui-là...

R. L. — « Bon qu'à ça », comme répondit Beckett?

J. P. — Voilà, oui.

R. L. — Quels sont les écrivains québécois qui ont compté dans l'orientation initiale et l'évolution ultérieure de votre œuvre? Jusqu'à quel point avez-vous pu observer des correspondances entre ce que vous faisiez et ce que d'autres avaient fait avant vous ou faisaient au moment de votre entrée en littérature?

J. P. — Je peux me tromper, mais je me suis toujours considéré comme un marginal par rapport à la création québécoise. J'aurais beaucoup de mal à m'inscrire dans un courant littéraire, et les auteurs

que j'aime et qui m'ont inspiré, au début en tout cas, je n'en vois pas plusieurs... Il y aurait Anne Hébert pour la concision, la précision du vocabulaire, Gabrielle Roy pour l'harmonie de la phrase, l'élégance, le rythme de ses phrases ; j'aime comment elle inscrit ses adverbes à l'intérieur des phrases au lieu de les placer au début. Il y a des détails comme ça qui me plaisent chez elle, ce ne sont que des questions de détails. Pour le reste, je me sens en marge...

R. L. — Vous êtes Nord-Américain autant que Québécois, et vous êtes l'un des écrivains d'ici chez qui on trouve le plus de traces ou d'influences de la littérature américaine. Quels sont les écrivains américains qui vous ont le plus marqué ?

J. P. — Hemingway en tout premier lieu. Sa concision, mais aussi son habitude d'utiliser des verbes d'action, par opposition aux écrivains français, qui ont des phrases beaucoup plus cérébrales. Donc Hemingway. Mais aussi John Fante, parce qu'il y a beaucoup de vie dans ses textes. Raymond Carver pour la sobriété poussée à l'extrême. Voilà. Et Richard Ford aussi, qu'on peut classer chez les minimalistes.

R. L. — Vous vous classez vous-même chez les minimalistes, j'imagine ?

J. P. — J'ai de la misère à me voir assez pour me donner une place quelque part... Mais je me rends compte, au moment des corrections, que je suis porté à enlever beaucoup de choses... Il y avait 300 pages au manuscrit qui va devenir mon douzième roman [NDLR : *L'anglais n'est pas une langue magique*, printemps 2009 chez Leméac], et ça va faire un livre de 150 pages au maximum. Donc, j'ai retiré la moitié des mots...

R. L. — Pour prendre un mot chez Beckett, vous êtes, avec les mots, un « dépeupleur » ?

J. P. — J'enlève tous les mots qui sont de trop, pour arriver à quelque chose qui pourrait s'approcher de l'essentiel...

R. L. — Quels sont les moments les plus importants dans le processus d'écriture, est-ce l'imagination, la découverte d'un sujet, ou ce travail final d'élagage ? Quels sont les moments faciles et difficiles ?

J. P. — Au début, j'ai peu d'éléments quand j'entreprends un roman. Je vais avoir un personnage principal et un thème, et, comme je travaille régulièrement tous les jours, il y a un début d'histoire qui s'amorce. Après plusieurs mois de travail, tout à coup il y a comme une éclaircie, et là on voit, ça peut arriver au milieu de la nuit ou n'importe quand : c'est comme quelqu'un qui marche dans la forêt et qui tout à coup aboutit à une clairière. Ça, c'est un moment agréable, rare, ça peut arriver une fois ou deux dans le travail d'un roman et, oui, c'est un moment très agréable.

R. L. — Vous parlez de clairière, c'est que vous trouvez la lumière du roman ?...

J. P. — Oui, parce qu'on voit plus loin à ce moment-là, on voit ce qui va venir...

R. L. — Pas seulement la lumière, mais aussi le ton ?...

J. P. — On voit vers quoi l'on s'en va...

R. L. — La plupart de vos personnages principaux, narrateurs, sont soit écrivain, soit libraire, ou alors traducteur, ou bibliothécaire ambulant comme dans *La tournée d'automne* ; pourquoi cette fidélité aux différents métiers du livre ?

J. P. — Ce n'était pas voulu, au début ; quand je me suis rendu compte qu'il y en avait plusieurs, j'ai alors décidé de faire le tour de ces métiers... Ça me permet de parler des livres, de citer les auteurs que j'aime...

R. L. — Vous êtes un grand lecteur ?

J. P. — J'ai du mal à lire quand j'entre dans une longue période d'écriture, mais, une fois que j'ai terminé un livre, j'ai une soif de lecture. Passer beaucoup de temps à lire, alors, c'est pour moi comme laisser à l'eau le temps de monter dans un puits...

R. L. — Ne lisez-vous que des romans ?

J. P. — Que des romans, oui, et je ne les lis que pour l'écriture, leur écriture...

R. L. — En fonction du livre à venir ?...

J. P. — Non ! Pour la qualité de l'écriture, d'abord et avant tout. Comme par exemple les romans d'Hubert Mingarelli au Seuil. Je le lis, Mingarelli, pour l'extrême dépouillement de son texte ; ça m'est égal qu'il y ait ou non une histoire.

R. L. — Flaubert qui rêvait d'écrire sans sujet...

J. P. — Quand je lis c'est comme ça, c'est ce que j'aime, le style... Lire une écriture. Mais, quand moi j'écris, s'il n'y avait pas une histoire il me semblerait manquer quelque chose. Le roman idéal, c'est celui qu'on lit en ayant envie de tourner les pages parce qu'on veut savoir ce qui va venir, mais on se retient de le faire pour ne pas manquer les qualités de l'écriture.

R. L. — Dans *Les yeux bleus de Mistassini*, vous énonciez avec amusement ce que devaient être les Dix commandements de l'écrivain. Pouvons-nous les revoir ensemble, afin de savoir si vous y avez été fidèle ou infidèle ? Il y avait d'abord : Tu mettras ton premier roman au panier !

J. P. — Je n'ai pas respecté mon premier commandement. [Rires ; j'ajoutai alors : « Ça commence mal. »]

R. L. — Ensuite, il y avait : Tu voleras les idées de tes collègues !

J. P. — Je crois que j'ai volé une idée, non pas une idée mais des images plutôt, des images qui me paraissaient belles dans certains livres. On emprunte tous, on vole, on ne remet pas.

R. L. — Tu ne répondras pas aux critiques ! Quel a été votre rapport avec la critique ? Vous fuyez la scène médiatique, mais comment recevez-vous la ou les critiques ?

J. P. — À part pour mon premier roman, j'ai eu la chance d'avoir des critiques favorables. Alors, cela a toujours été facile de ce côté-là, tranquille, si l'on veut...

R. L. — Tu ne déjeuneras pas avec ton éditeur !

J. P. — [Longue hésitation embêtée.] Je ne pense pas avoir déjeuné avec mon éditeur [NDLR : Pierre Filion chez Leméac]... On se voit de temps en temps pour parler de textes. Mais on n'a pas de vie sociale commune.

R. L. — Le cinquième commandement, dans les circonstances il est assez piquant : Tu refuseras les prix littéraires s'ils ne sont pas accompagnés d'une somme d'argent !

J. P. — [Rires.] Voilà ! Il n'y a pas de problème avec celui-là.

R. L. — Tu ne vérifieras pas si ton nouveau livre se trouve en librairie !

J. P. — Ce commandement, je l'ai respecté par timidité. J'ai peur qu'on me reconnaisse et qu'on se dise : Ah, il vient voir si son livre est bien placé...

R. L. — Tu diras du mal de tes collègues mais seulement dans leur dos ! Ça vous ressemble peu...

J. P. — Je n'ai pas respecté celui-là, en effet, mais je peux toujours me reprendre...

R. L. — Et celui-ci : Tu n'écritas pas tes mémoires !

J. P. — Je préfère écrire de la fiction aussi longtemps que j'aurai la force de le faire. Il me semble que les mémoires viennent quand il ne reste plus de jus littéraire, de sève littéraire. Je vais écrire aussi longtemps que je pourrai, mais ce sera de la fiction.

R. L. — Et que penser de celui-ci : Tu tâcheras de mourir jeune !

J. P. — Alors là, pour celui-ci je suis passé tout droit... C'est foutu !

R. L. — Et ce dernier, que vous avez respecté, et nous vous remercions donc d'autant plus de nous avoir reçus chez vous aujourd'hui avec micro et caméra : Tu ne passeras pas à la télé !

J. P. — Merci beaucoup.

R. L. — C'est moi, au nom de vos lecteurs, qui vous remercie.